

**PARMÉNIDE**

**POÈME**

traduit et postfacé par Alina Reyes  
[alinareyes.net](http://alinareyes.net)

1

Juments qui me portent, sur un souffle ô combien puissant,  
envoyé ! M'ayant fait chevaucher dans la voie si parlante  
du divin, qui en toute cité descend porter celui qui voit !  
Par elle je fus porté, voie des juments si réfléchies,  
tirant le char ! Et des jeunes filles en étaient guides.

Enflammé, l'axe jetait dans les moyeux son cri de flûte,  
pressé qu'il était de part et d'autre entre les cercles  
tournoyants, tandis qu'à toute vitesse les vierges du Soleil,  
laissant derrière elles les constructions de la nuit, envoyaient  
dans la lumière, repoussant des mains loin des têtes les voiles.

Là même sont les portes des chemins de Nuit et de Jour,  
encadrées par-dessus, de part et d'autre et par un seuil de pierre,  
éthérées, pleines, ô majestueuses entrées !  
Et la si exigeante Justice en tient les clés de la rétribution.

Les jeunes filles, habiles aux doux langages,  
la convainquirent avec sagesse de pousser, à tire d'ailes,  
la barre chevillée aux portes. Une fois envolées  
des battants, elles firent la béance et l'infini, les axes  
si cuivrés s'enroulant en retour dans les écrous flûtés,  
ajustés par chevilles et clous. Et c'est ainsi qu'à travers elles,  
tout droit sur la grand-route, les jeunes filles tiennent char et juments.

Quant à moi, la déesse m'accueillit de bon cœur, et prenant  
dans sa main ma main droite, m'adressant la parole, déclara :  
ô jeune homme, compagnon d'immortels conducteurs,  
qui avec ces juments qui te portent dans notre construction t'avances,  
réjouis-toi ! Car ce n'est pas un mauvais destin qui t'a engagé à t'en aller  
par cette voie – quoiqu'elle sorte du sentier battu des hommes -,  
mais la Règle et la Justice. Et il te faut être instruit de tout,  
aussi bien du cœur de la Vérité bien circulaire et sans tremblement,  
que de l'opinion des mortels, en laquelle il n'est pas de vérité fiable.  
Quoiqu'il en soit, tu apprendras aussi comment les apparences  
doivent être en leur apparition, traversant tout via tout.

2

Allons-y donc ! Moi je parle, et toi, écoute la parole et garde-la.  
Quelles sont les seules voies de recherche pour la pensée ?  
L'une, selon laquelle il y a quelque chose et il n'y a donc pas rien,  
est un chemin convaincant : il suit la Vérité.  
L'autre, selon laquelle il n'y a rien et il faut qu'il n'y ait rien,  
celle-ci, je t'en avertis, est une sente absolument pas renseignée.  
Car on ne peut ni connaître ce qui n'est pas – et par conséquent ne peut être accompli –,  
ni l'énoncer.

3

... Le soi c'est de percevoir, de même que d'être.

4

Mais regarde en esprit ce qui est absent aussi solidement que ce qui est présent.  
Car tu ne sépareras pas ce qui est de ce qu'il est,  
afin qu'il ne se disperse en tout partout selon l'ordre des choses,  
ni ne se condense.

5

Cela m'est commun,  
d'où je commence ; car j'y retournerai de nouveau.

6

Il faut donc dire et penser ce que peut être ce qui est : car il est être,  
alors que le rien n'est pas ; voilà ce que je t'exhorte à considérer.  
C'est pourquoi tout d'abord je t'écarte de cette voie de recherche,  
et ensuite, de la contrefaçon de voie que les mortels qui ne voient rien  
se font, doubles têtes qu'ils sont. Car l'impuissance dans leurs  
poitrines dirige leur esprit vacillant ; et ils se laissent porter,  
sourds et tout autant aveugles, ébahis, masses confuses  
pour qui se valent se trouver là et ne pas être, ceci  
et son contraire : le chemin de tous revient en arrière.

7

Or jamais l'être ne pourra être soumis aux choses qui ne sont pas.  
De ton côté donc, écarte ta pensée de cette voie de recherche.  
Et que l'habitude si ancrée ne te fasse pas tomber malgré toi dans cette voie,  
à agiter un œil sans vision, une oreille remplie de bruit,  
et la langue ; mais distingue par la raison le si combatif argument  
par moi avancé.

8

Seule reste donc la voie de ce message :  
il y a quelque chose. Sur elle sont des signes  
très nombreux que ce qui est, est inengendré et impérissable,  
intègre en tous ses membres, sans tremblement ni fin,  
et ne fut ni ne sera car il est tout entier en même temps au présent,  
un, continu. Quelle génération lui chercherait-on ?  
Où et d'où aurait-il grandi ? De ce qui n'est pas ? Non, je ne te laisserai  
ni le dire ni le penser : on ne peut dire ni penser  
qu'il est comme il n'est pas. Car alors, quelle nécessité l'aurait fait se lever,  
après ou avant, s'il venait de rien, pour pousser ?  
Ainsi faut-il qu'il soit là complètement, ou pas du tout.

Jamais non plus la force de la foi ne laissera, de ce qui n'est pas,  
naître quelque chose de son côté. C'est pourquoi la Justice  
ne l'a pas, relâchant ses entraves, laissé se produire ni périr,  
mais l'empêche. Voici donc sur cette question quel est le choix :  
il est ou il n'est pas. Eh bien le choix est fait, comme nécessaire,  
entre d'un côté l'inepte et l'anonyme (car sans vérité

est cette voie) et de l'autre, ce qui est là et réel.

Mais comment ce qui est pourrait-il être après ? Comment se serait-il produit ?

S'il s'est produit, il n'est pas, et il n'est pas non plus s'il doit être un jour.

Ainsi s'éteint la production, et il n'est plus question de mort.

Il n'est pas non plus divisé, puisqu'il est tout entier identique.

Il n'y a rien de plus, ce qui lui ôterait sa cohésion,

ni rien de moins, car il est tout entier plein de ce qu'il est.

Tout y est communion, car ce qui est approche ce qui est.

D'autre part, immobile en des termes de hauts liens,

il est sans début et sans cesse, puisque naissance et mort

ont été déroutées tout au loin, repoussées par une foi vraie.

Lui-même en lui-même, subsistant par lui-même, stable

et solide, il demeure là-même. Car la robuste Nécessité

le garde accompli en ses liens, entouré et enclos,

la règle étant que ce qui est ne peut être inaccompli :

il est en effet sans manque ; s'il ne l'était pas, il manquerait de tout.

Le même est le fait de penser et ce pourquoi il y a de la pensée.

Car loin de ce qui est, en lequel elle s'est fait jour,

tu ne trouveras pas la pensée. Jamais en effet ne fut, n'est ni ne sera

quelque autre chose hors de ce qui est, puisque la Destinée l'a lié

afin qu'il soit entier et inviolable : en lui tout sera nom,

tout ce que les mortels ont posé, persuadés que c'était vrai :

naître et aussi mourir, être et aussi ne pas être,

changer de lieu en échangeant la surface brillante.

Et puisque la fin est dernière, il est accompli

de toutes parts, semblable à la masse d'une sphère bien circulaire,

de son milieu équidistant à tout ; car ni plus grand

ni plus petit il ne lui faut se trouver ici ou là.

Et il n'est rien qui pourrait le détourner d'atteindre

au commun, et ce qui est n'est pas non plus tel qu'il serait

ici beaucoup, là peu, car il est tout entier inviolable :

à lui-même égal de toutes parts, pareillement en ses termes il se rencontre.

Sur quoi, j'arrête pour toi la parole fiable et la pensée

autour de la vérité ; à partir d'ici, apprends les opinions

des mortels en écoutant l'ordre trompeur de mes dires.

Ils ont pris le parti de nommer deux formes

- dont l'une ne doit pas l'être – et c'est en quoi ils sont errants.

Ils ont opposé et séparé les corps, ils les ont étiquetés

à part les uns des autres : d'un côté le feu éthéré de la flamme,

doux, tout léger, en tout égal à lui-même,

mais non égal à l'autre forme ; d'un autre côté celle-ci,

en soi contraire, nuit sans savoir, corps épais, pesant.

Quant à moi, je vais te dire tout l'ordonnement vraisemblable,

afin que la façon de voir des mortels jamais ne te dépasse.

9

Mais puisque toute chose a été nommée lumière et nuit,  
et ce, d'après sa puissance en ceci ou en cela,  
tout est à la fois plein de lumière et de nuit sans lumière,  
l'une et l'autre égales puisque avec ni l'une ni l'autre il n'est rien.

10

Tu verras l'éther et la nature, et dans l'éther tous  
les signes, et le pur et saint flambeau  
du soleil à l'action invisible, et d'où ils proviennent ;  
tu apprendras les périples de la lune circulaire  
et sa nature, tu verras aussi le ciel qui entoure tout,  
d'où il est né, et comment la Nécessité qui le conduit l'a obligé  
à servir de terme aux astres.

11

Comment la terre, le soleil et la lune,  
l'éther commun, la Voie Lactée, l'Olympe  
ultime et l'âme ardente des astres, se sont élancés  
dans le devenir.

12

Les lieux les plus étroits sont pleins d'un feu sans mélange,  
les suivants sont pleins de nuit, puis vient le tour de la flamme.  
Au milieu d'eux est la divinité qui tout gouverne.  
Car elle préside au terrible enfantement et au coït,  
envoyant la femelle se mêler au mâle et réciproquement,  
le mâle à la femelle.

13

Oui, le tout premier de tous les dieux qu'elle médita, ce fut Éros.

14

Brillante dans la nuit, autour de la terre errante, lumière d'ailleurs.

15

Toujours jetant ses regards vers la lumière du jour.

15a

Dire la terre enracinée dans l'eau.

16

Comme chacun conduit le mélange de ses articulations si mobiles,  
ainsi l'esprit se présente en l'homme. Car ce qui pense  
en l'homme est de la nature de ses articulations,  
pour tous et pour tout ; et l'entier est la pensée.

\*

Que dit Parménide ? Héritier d'Anaximandre et de Pythagore, né trente ans avant Héraclite, ce Grec qui a vécu à Élée (dans l'actuelle Italie du sud) entre le VI<sup>ème</sup> et le V<sup>ème</sup> siècles avant notre ère, est passé à une riche postérité comme « premier penseur de l'être », voire comme fondateur de la philosophie. Mais il révèle d'abord, par la forme de son expression, ce qu'il n'énonce pas : la pensée est poésie.

Parménide expose sa doctrine en vers. Les fragments de son poème qui ont traversé le temps doivent s'entendre comme un chant. De fait sa parole est scandée, de la même façon que celle d'Homère. Au rythme de l'hexamètre dactylique, vers dont la mesure est fondée sur le dactyle (doigt), à savoir un son composé d'une (phalange) longue suivie de (deux phalanges) courtes ou brèves.

Partant de ce constat, nous comprenons que son poème s'intitule *Péri phuséos : Sur la nature*, ou plus précisément *Autour de la nature*. Il est très productif de songer aux Présocratiques comme « physiologues », « parleurs de la nature ». La forme et le fond forment ici un cercle parfait, dont le tour est poétique. Que dit Parménide ? Ma traduction, par sa forme sonore et par son fond, le sens qu'elle indique, ainsi que par l'option choisie de se conclure au fragment 16, dit elle-même ce que j'y entends. La pensée comme le corps est mue par un ensemble d'*articulations*, de même que la parole s'articule dans le vers selon la mesure du dactyle, des articulations du doigt. Si conceptuelle puisse-t-elle paraître, la pensée de Parménide, comme celle de tous les Présocratiques, est fondée sur la nature, l'ordre du cosmos, qui en grec ancien est beauté, comme la parole poétique.

*Esti gar einai, mēden d'ouk estin* - mot à mot : « Est en effet être, rien, au contraire, n'est pas ». Entendons : « Il y a être, mais le néant, cela n'est pas ». Ou plus familièrement : « Être, je connais, mais rien, non, ça n'existe pas ». Ou encore : « ce qui est, c'est ce qui est – quant à ce qui n'est pas, ce n'est pas ».

Parménide constate et affirme que l'être est, et que le rien n'est pas. Autrement dit, qu'il y a quelque chose, et non pas rien. Et qu'il faut s'en tenir à la voie de ce qui est, sans croire que ce qui est n'est pas, sans faire comme si ce qui est n'était pas. Son exigence est avant tout de lucidité et de responsabilité. Ce que Parménide martèle, au fond, c'est qu'il ne faut pas fuir ce qui est, la nature, le réel, en faisant comme si cela n'était pas, en empruntant la voie de la croyance en ce qui n'est pas. Parménide prend la voie de ce qui est, il la prend physiquement en utilisant la forme poétique et en commençant son poème par la description d'une course vers et dans la lumière, avec des juments, un char,

des jeunes filles, des cris de flûte dans les roues, une déesse qui parle, une porte à franchir. Il se peut que les juments soient ses pupilles, ses veines ou ses neurones, le char son corps, les jeunes filles des photons, que le cercle criant des roues soit la vérité lancée et lançant l'homme à la vitesse de la lumière vers l'illumination, que la déesse soit la sagesse ou le logos et que la porte à franchir implique le nécessaire dépassement des limites de l'humain, trop humain. Le poème d'emblée se place dans l'enseignement annoncé plus tard par la déesse : « comment les apparences doivent être en leur apparition, traversant tout via tout ».

« Le soi c'est de percevoir, de même que d'être ».

*To gar auto noein estin te kai einai*- plus simplement : « Penser et être, c'est la même chose ». Je traduis *to auto* par le soi, plutôt que par le même, et je reporte son sens de même dans le *te kai* (« et » redoublé). *Noein* signifie penser, mais plus précisément se mettre dans l'esprit, percevoir (avec une continuité sémantique temporelle : percevoir, comprendre, projeter, faisant signe d'un processus – Parménide n'est pas le penseur de la fixité que l'on dit, même s'il voulait l'être la langue grecque le lui éviterait). Sa phrase dit donc que percevoir-comprendre-projeter et être sont une même chose, et que cette même chose est le soi. Elle dit aussi que le soi est être, et que cet être est conscience.

Si être et pensée sont même, cela signifie que tout être pense, et que toute pensée est. Il n'y a pas des êtres qui pensent et des êtres qui ne pensent pas. Tous les êtres pensent, même si certains, prenant la voie de ce qui n'est pas, croient que d'autres ne pensent pas (c'est qu'il faudrait éviter de croire, pour ne pas tomber de la pensée dans la *doxa*, « l'opinion »). Tout être est conscient, d'une façon ou d'une autre. L'Être créateur crée en conscience, et la création est le fruit de la conscience, sa manifestation. À son tour l'être créé, lui aussi conscient, se met dans l'esprit la manifestation de la conscience, fait le travail de la percevoir, de la comprendre, et d'ainsi participer à sa projection.

L'être tout entier est communion. À partir de son centre, la pensée, équidistante de toute sa projection. La pensée est profonde, ou elle n'est pas. L'opinion qui s'agite à la surface du monde ne pense pas. Elle s'imagine changer les choses en changeant « la surface brillante » des choses. Ce qui pense, et donc crée et agit réellement, vient du centre profond de l'être, a fait le voyage de l'apparence à l'être et en revient, éclairé. Que chacun fasse le trajet avec le texte et le laisse éclairer, guidé par les vierges particules de lumière, sa pensée, son être.